

# Dernière fidélité

ANNIE-FRANÇOISE NOËL

Résumé : Selon le Réel-Un, qui détermine l'univocité de la Parole et l'universalité de la Pensée, toute conception de la non-philosophie comme tra-duction de la raison philosophique standard serait un non-sens. Comme traduction problématique de la philosophie ordinaire dont l'*organon* est la non-philosophie, la philosophie standard est elle-même le résultat d'un « retour » hallucinatoire à la non-philosophie, opéré par la négation du « non » de ce non-sens montré par un symptôme de la philosophie ordinaire. Cette négation affective, supposée réelle, réaffirme la non-philosophie mais seulement par défaut, tandis qu'elle opère sur la philosophie ordinaire un transfert négatif aux conséquences désastreuses pour la pensée.

Mots clés : non-sens, contresens, symptôme, barbarisme, solécisme, Dernière Instance.

### **Last fidelity**

*Abstract: According to the Real-One, which determines the uni-vocality of Speech and the universality of Thought, any concept of non-philosophy as a trans-lation of standard philosophical reason, would be a nonsense. As a problematical trans-lation of ordinary philosophy, which organon is non-philosophy, standard philosophy is itself the result of an hallucinatory “return” to non-philosophy, operated by the negation of the “non” of this nonsense shown by a symptom of ordinary philosophy. This affective denial, supposed real, reaffirms non-philosophy, but only by default, while it operates on the ordinary philosophy a negative transfer, whose consequences are devastating for thought.*

*Keywords: non-sense, senseless, symptom, barbarism, solecism, Last Instance.*

**S**I « TRA-DUIRE » c'est « conduire, diriger (*ducere*) plus loin ou d'un autre côté, en passant par-delà ou au-delà (*trans*) », le mot « traduction » décrit-il une pratique non-philosophique du langage ou de la philosophie? Et ce geste directif, est-il celui de tous les « traducteurs » qui s'efforcent d'énoncer, dans une langue donnée, ce qui l'est dans une autre? Certains assureront que ce n'est pas le leur car cette opération autorise des forçages et des prises de liberté qui ne sont jamais conseillés, tout au moins si le but est de ne pas défigurer les langues concernées ainsi que la pensée ou « l'esprit » des énoncés dits « source ». Aussi y a-t-il quelque risque à considérer la non-philosophie comme « traduction » de la philosophie, aussi bien qu'à « traduire » les textes non-philosophiques. Bien entendu, on peut toujours considérer qu'affaibli par l'usage, le mot « traduction » a perdu le sens fort qu'il avait en latin, tout au moins lorsqu'il fait référence au « passage » d'un énoncé d'une langue à une autre. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de « traduire » quelqu'un en justice, il l'a entièrement conservé. Ce qui n'est pas tout à fait neutre même s'il est possible, et donc au plus haut point défendable, de *passer outre* ce « détail » et faire dire au mot « traduction » tout autre chose qu'il ne dit.

Il n'est pas interdit, en effet, de penser que les mots n'ont que le sens qu'on leur donne, et que le signe acoustique qui note la pensée est tout à fait contingent. Dans ce cas, on en veut pour preuve « l'arbitraire » du signe et le fait que le signifiant subit des transformations très importantes qui effacent au profit d'un autre le souvenir du signifié qu'il montrait lors de sa formation initiale, sachant que celui-ci varie également selon les fluctuations du contexte intra- et extralinguistique. Ce qui clôt le débat en laissant sans voix les « simplets » qui « prennent les mots au pied de la lettre », tout en faisant pousser des hauts cris à des érudits « tâtilons », « liberticides » et entièrement « dépassés », « obsédés » par l'étymologie et accrochés, comme le Platon du *Cratyle*, à une sorte de langage idéal qui conduit au « fétichisme des mots ». Aussi, au risque de « passer » pour les deux à la fois, on demande si, selon l'Un, la signification d'un mot ou d'un énoncé est fonction de variables contingentes, surdéterminées par un sujet qui pourrait faire dire ce

qu'il veut à ces derniers selon les conjonctures. Ce n'est assurément pas le cas ; car qui dit « Un », dit axiomatiquement « Uni-versel » à l'occasion (du) sens, et « Uni-voque », à l'occasion des sons de la parole, et montre également un sujet Étranger qui, avec cette parole, ne constitue, ne détermine ni ne surdétermine aucune conjoncture.

Autrement dit, « Un » mentionne une constante dont la nécessité est toujours montrée dans l'ensemble des langues humaines, ne serait-ce que par la régularité du rapport signifié/signifiant, quelles que soient par ailleurs les variations conjoncturelles de l'un et de l'autre. Cette constante fait également que « l'image acoustique » (Saussure) conserve *toujours* une trace de celle qu'elle montrait lors de la formation du premier « concept » à laquelle elle fut associée. Ce concept, parfois très remanié, conserve également *toujours* la trace du concept initial même si ce concept ancien, du sens duquel le nouveau est régulièrement « dérivé » (à l'Un près), maintient avec lui un rapport très faible au point qu'il peut en arriver à montrer *presque* le contraire. Le mot « formidable », par exemple, qui qualifiait jadis une chose redoutable, disposant au recul, montre de nos jours que l'aspect de cette chose est assez sensationnel et sa difficulté d'accès, assez remarquable pour qu'elle apparaisse plutôt attirante, voire désirable. Avec ce *presque* est donc montrée une constante qui place une limite à la « dérive » du sens des mots ou des noms. Cette limite de Dernière Instance est parfois très ténue, mais nul ne peut *passer* outre celle-ci sans précisément faire état – aux sens ancien et contemporain de ce mot – d'un *formidable* désordre dans l'esprit et la pensée. En fantasmes et avec crédulité, il est toujours possible en effet de *passer par-delà et au-delà* de cette limite, mais on pratique alors une rupture de sens qui absolutise la « dérive ». Ce phénomène débouche sur une schizophrénie, laquelle autonomise le sens en excès et fait di-vaguer la pensée.

Par manque radical de suffisance, cette « limite » ou cette constante ne peut empêcher ces ruptures pas plus que les *dérives spontanées* qui affaiblissent la force de dire et la véracité de la parole. Seulement, faut-il incriminer, comme le Platon du *Cratyle*, les changements phonétiques et l'oubli des concepts initiaux en engageant les amoureux du savoir et de la vérité à *lutter*

*contre* ce phénomène? Voici qui jetterait le bébé avec l'eau du bain! Car si les dérives favorisent l'irruption de multiples ambiguïtés et amphibologies ainsi que les malentendus et le mensonge, elles montrent que la parole conserve une autonomie qui la protège *ultimement* de la dictature des simulacres de parole et de pensée qui résultent de la négation de l'Un puis de sa « réaffirmation », par négation de cette négation.

Selon cet « Un » réaffirmé, *et donc selon « 1 »*, parole et pensée ordinaires disparaissent en effet sous un simulacre qui pèse sur elles en adhérant tautologiquement à celles-ci<sup>1</sup>. Ce qui les « reproduit », par *traduction* du sens d'Un en « sens unique ». Ce sens d'1, qui fait « principe d'identité », serait alors assez fort en « uni-vocité » pour inter-dire les phénomènes de dérive et lutter contre ceux-ci, alors que ce « langage idéal » n'interdit rien du tout que sous la férule d'un « maître » (Lacan) ou d'un sujet rationnel, qui peut toujours *causer*, car voici une *cause* assez spécieuse pour que, derrière son dos, parole et pensée échappent à la contrainte et montrent l'autonomie dont elles jouissent relativement à l'Un de Dernière Instance.

En rendant le sens d'Un *fonction de 1 ou du sens unique*, la traduction tautologique de l'Un pervertit la parole et la pensée en les *reproduisant* fantasmatiquement dans un simulacre qui fait l'inverse de ce qu'elles continuent à faire selon l'Un. La « reproduction » n'est pas complète, en effet, car elle est opérée à la Dernière Instance près. Selon celle-ci, *par nécessité*, parole et pensée continuent donc à parler et penser en-Identité, plutôt qu'en observation du « principe d'Identité ». C'est alors ce qui fait antinomie et paradoxe dans un langage rationnel ou *naturel* qui, en Dernière Instance, ne peut pas imposer sa loi de suffisance à la parole humaine. Du point de vue du sujet rationnel, ce phénomène de « conflit » déterminatif produit un effet de « contradiction externe » ou « réelle » (Marx) parfois très frustrant, bien qu'il permette éventuellement à ce dernier de se réclamer du Réel-Un et de la Dernière Instance avec une *formidable* crédibilité. C'est alors que, dans ses énoncés, il

1. C'est ce collage qui était reproché en France au XVI<sup>e</sup> siècle à une « translation » (latin/anglais : *translatio/translation*) qui prenait un sens péjoratif. D'où la décision de prôner plutôt la « traduction », jugée moins « servile ».

peut entretenir toutes sortes d'ambiguïtés entre « 1 » et « Un », mais aussi parler « vrai » en disant le « faux », et parler « faux » en disant le « vrai ». Il s'ensuit que, *salva veritate*, chacun est libre d'y retrouver ses petits en « échappant ultimement » au mensonge, à l'imposture et à la forfaiture. Seulement, on commence déjà à voir de quel point de vue ultime la manœuvre ne trompe personne, même si, en « l'échappatoire » – paradoxe métalinguistiquement surmonté par « passage au-delà » –, le principe d'Identité recueille ce qui suffit de foi en sa bonne fortune pour se réaffirmer et s'excepter lui-même de ses propres dérives, par une retraduction récurrente de l'Un de la parole et de la pensée ordinaires ; laquelle étouffe ces dernières sous la formation d'un nouveau simulacre à sens unique.

Ce sens unique re-fabrique la dérive en re-divisant et re-hiérarchisant *la multitude des façons de dire et de penser selon l'Un*. Selon le cas, et à la convenance du Maître, cela les rend alors amphibologiques et/ou presque incompatibles entre elles en leur apportant un sens différent, voire opposé, à toutes fins utiles et en fonction de la contingence du contexte infra- ou extralinguistique. C'est ce qui détermine l'opposition rigide et factice des sens « empirique » vs « transcendantal » de la plupart des concepts, ainsi que des styles de langage – soutenu, relâché, élégant, vulgaire, populaire, scientifique, imagé, poétique, philosophique, etc. – qu'il devient « malséant » ou « inapproprié » de mélanger, car ils affichent tous une différence d'emploi et de niveau plus ou moins grande entre eux et au sens unique ; lequel, au bout d'un compte qui varie entre - 1 et + 1, demeurerait « introuvable » au niveau du (1,0) de sa dictatoriale idéalité. Ce qui est ici perverti par une syntaxe rationnelle qui croise les axes syntagmatique et paradigmatisque de la parole, c'est la pensée qui tient axiomatiquement ces axes en rapport de dualité unilatérale, et fait en sorte qu'un même signe linguistique peut être entendu, sans équivoque ni contresens, à tous les sens (d'Identité) qu'il reçoit, quel que soit le « contexte » intra- ou extralinguistique d'énonciation. Chacun note en effet les aspects variables qu'un phénomène peut présenter sans jamais les rendre « opposés » ou « paradoxaux », car la variation est toujours strictement relative à la constante du Réel-Un.

C'est ainsi que, si nul n'évite la réelle difficulté qu'il y a à décrire entièrement un phénomène, au moins peut-on s'exercer à penser avec une parole qui n'expose pas à la fabrication de faux problèmes, et donc tenter de ne plus tomber dans les pièges du langage rationnel qui nous a été inculqué. Ces faux problèmes présentent des difficultés inextricables, ceci d'autant plus qu'à chaque tentative de traitement, ils sont fatalement « dépassés » ou « résolus » par une fuite en avant qui les *traduit* en les repoussant « plus loin », là où on les redécouvre à chaque fois plus préoccupants, et « donc » apparemment plus « réels ». Or ce qui fait alors « réel » n'est pas produit selon le Réel-Un, mais fabriqué selon l'1 (Un)/0 (Réel) d'un sujet rationnel, spontanément aliéné en son identification hallucinatoire au Réel-Un.

Voici donc pourquoi, en l'uni-vocité selon l'Un, entend-on « tra-duction » avec tout ce qu'il dit en mentionnant le faux procès que fait, à la parole et à la pensée selon l'Un, un « maître » incontestable du langage à sens unique, à l'occasion de mensonges, d'inexactitudes, d'ambiguïtés et de dérives de sens qui ne résulteraient pas de la traduction/trahison de celles-ci, mais de la « désobéissance » de ces dernières à ses principes. Or ce ne sont pas cette parole et cette pensée *ordinaires* dont le langage serait « naturel » et « impropre à dire le vrai », mais également « inapte à la production d'énoncés scientifiques ou rigoureux », qui *trahissent*<sup>2</sup> le sujet aliéné, mais le langage et la pensée rationnels qu'il fabrique. Ceux-ci font inexorablement dériver le simulacre crédible des paroles et pensées ordinaires vers une grossière caricature, laquelle, en renversant (au pire) le sens d'1 en sens 0, finit par « exposer » le sujet-maître « à la risée de tous » en le faisant honteusement « passer de l'ordre des patriciens à celui des plébéiens<sup>3</sup> ». Quant à la « désobéissance à ses principes », c'est bien la seule chose qui le protège en Dernière Instance de cette dérision. Cette protection n'est certes pas assurée

2. Aux « sens » actuel et latin de ce mot, *traditor* découlant de *trahere* : tirer, traîner, transmettre (sens étymologique de « tradition »).

3. *Traducere*, au sens d'« exposer au mépris et à la risée publics », demeuré en anglais *traduce*, et à celui de « faire passer de l'ordre des patriciens à celui des plébéiens ». C'est ce qui arrive dans tous les cas de vulgarisation des travaux philosophiques standards ou scientifiques, par disparition (du) sens (d')Un (transcendantal) et, éventuellement, du sens d'1 (onirico-transcendantal), au profit exclusif du sens 0 (empirique).

« en obéissance » au Réel-Un, mais en réponse exacte et rigoureuse à la nécessité radicale de ce dernier. C'est ce qui montre la *fidélité constante* de la pensée et de la parole ordinaires au sujet-Étranger, et fait également état d'une *dernière fidélité* à la version aliénée de ce sujet. Parole et pensée ordinaires le font à l'occasion de l'identification spontanée du sujet au Réel-Un en lui montrant un symptôme de la Dernière Instance. Celui-ci les protège de toute aliénation et limite drastiquement les possibilités fantasmatiques de les traduire ou de les faire *passer au-delà* de la Dernière Instance, c'est-à-dire dans le « Réel-1 » transcendant du sujet aliéné. Ici, la parole et la pensée, dont le sujet s'est coupé, ne lui offrent aucune « prise » si ce n'est « à travers » un symptôme, dont il s'empare en attirant à lui ce qu'il y « voit » et *interprète à contresens*.

C'est donc le résultat de cette interprétation qui « passe au-delà », constituant au « passage » des simulacres de parole et de pensée qui font foi (illusion/apparence transcendantale) et auxquels le sujet aliéné s'accroche, en croyant ainsi se rendre maître de la parole et de la pensée. Or, devenu entièrement dépendant d'un symptôme sans lequel il demeurerait définitivement coupé de toute parole et de toute pensée, cet esclave de lui-même ne devient ironiquement le « maître » que d'un simulacre servile ainsi que d'un automate logique, paradoxal (dialectique) et caricatural de la logique de la dualité unilatérale – lesquels lui obéissent aveuglément et le « trahissent », assurément, en ne pouvant pas cacher ultimement la prétention hallucinatoire de ce dernier au Réel. Ils le font par l'usage naïf d'un vocabulaire qui signale cette prétention en décrivant les opérations qui s'ensuivent, croyant ici que la Parole selon l'Un pourrait garantir la validité de ces opérations et leur donner sa bénédiction. C'est donc la foi du sujet aliéné en cette « bénédiction » qui lui fait croire à une « infidélité » de cette Parole lorsque paraît un « paradoxe insurmontable » – un énième symptôme –, lequel fait retomber sur elle toute malédiction. Et cette malédiction est d'autant plus chargée de ressentiment que le paradoxe peut faire rire aux dépens du sujet aliéné (Schopenhauer), tandis que, *selon la dernière fidélité*, paraît un *non-sens* avec lequel il perd trop souvent l'occasion de retrouver le sens de l'humour ; car, en ce symptôme de la Dernière Instance, ce sujet qui se prend très au

sérieux (*i. e.* pour l'Un-en-soi) y voit un « manque de sens » d'Identité de la parole et de la pensée ordinaires, car elles sont ici « effrontément déplacées » ou « décalées ».

Voici donc que le thème de la traduction fait apparaître un « sujet » (à tous les sens de ce mot) sensible et délicat. Car, la traduction fantasmatique des sons sensibles de la parole bafoue également l'âme et le corps du sujet, par une opération de *trans-fer*<sup>4</sup> qui en produit des simulacres empiriques, assez affectés de la dureté et de l'indifférence du « Réel » du sujet aliéné pour qu'ils puissent être retournés, dans la réalité, contre l'âme et le corps ordinaires, mais également assez affectés de la compassion et de la sensibilité que ce « Réel invulnérable » attribue à la personne humaine, pour que la « responsabilité » de la souffrance et de la douleur infligées retombe, « à l'évidence », sur le sujet Étranger.

Ici, la dernière fidélité met ce dernier à rude épreuve, car la pensée ordinaire lui paraît alors ultimement trop « faible » pour « démontrer le contraire » et « s'opposer » à ce ver-dict entièrement injuste. C'est donc à l'occasion de ces apparences empirico-transcendantales gonflées de suffisance<sup>5</sup>, effectivement *liquées* contre la nécessité de la pensée et de la sensibilité ordinaires, que commence (ou recommence) toute aliénation du sujet, car la réponse à la nécessité du Réel-Un manque effectivement de la suffisance qu'il « faudrait » pour « dénoncer le coupable »; lequel vient tout juste de se *couper* de la pensée et de l'Univers sensible en allant « se réfugier dans le Réel, à l'abri d'une *sentence* » qui « condamne » aussitôt l'Étranger à la *dernière fidélité*, en dépit de la souffrance et de la douleur réelles infligées à (son) âme et à (son)<sup>6</sup> corps.

4. En latin *translatio*. Formé à partir de *ferre* (porter), en anglais *translation* (traduction).

5. Et de pouvoir institutionnel. Très intimidant, car il y va trop souvent de notre vie, tout dépend de la conjoncture, mais à la Dernière Instance près...

6. L'adjectif possessif est ici placé entre parenthèses, car, selon le Réel-Un, le corps, l'âme (ou la pensée) et le sujet sont indivi-dualement unis en Dernière Instance, selon la structure de la dualité unilatérale. Ce qui ne définit strictement pas la relation d'appartenance ou de coappartenance qui résulte, précisément, de la « réunification » qui fait suite à cette « coupeure ». À la suite de celle-ci, en effet, le sujet « réfugié dans le Réel » « renoue » avec l'ordre

De là, il suit que ce dernier peut paraître *en dernière fidélité* « vaincu » et « soumis » (*subjectus*) au sujet aliéné (*subjectum*<sup>7</sup>), alors qu'en réalité, le voici assurément protégé d'une ironie fatale, et qu'il demeure en mesure de réussir à limiter les dégâts de façon effective, même si le travail ne produit pas d'effets immédiats<sup>8</sup>.

Du point de vue du sujet, spontanément aliéné dans son identification hallucinatoire au Réel-Un, le *non*-sens ou le symptôme de la *non*-philosophie que la pensée ordinaire lui montre à titre de *mise en garde* (mise en suspens et avertissement d'aliénation), indiquerait le « manque » de sens, le « manque » d'Un ou d'Identité qui serait « essentiel » au « monde sensible » avec lequel cette pensée serait « compromise ». En ce « montré de l'Un par défaut », il voit en effet un « vide » ou un « trou » « significatif » de ce « manque », lequel serait celui de « l'émetteur » du symptôme et non celui du « destinataire ». Le sujet aliéné interprète donc le symptôme à *contresens* et en déduit que la pensée le « désire » et lui demande l'Un ou l'Identité, en la jouissance exclusive desquels il se croit (paranoïa transcendante). C'est ainsi que, se greffant au « vide » du symptôme ou à une « matrice de pensée », il « répond » favorablement à la « demande » en le « comblant » et faisant « don de soi » à celle-ci.

sensible en s'appropriant (par tra-duction) un corps et une âme *fantasmiques* auxquels il se donnerait en les faisant « siens ». C'est ainsi que cette opération les mélange dans la pensée réifiée d'un sujet qui s'aliène dans sa prétention au Réel. La souffrance éprouvée par le corps, l'âme et la pensée authentiques (troubles psychosomatiques, angoisse) vient de ce que ces ruptures et réunifications fantaisistes leur inflige un traumatisme, tandis que le sujet aliéné les traite aussitôt selon la représentation onirico-transcendantale qu'il s'en donne, ceci au mépris de ce qu'ils sont en réalité (selon le Réel-Un). Ce faisant, ce sujet « débarrassé de toute sensibilité » (sujet dit « objectif ») passe désormais pour celui de la science, tandis que l'étranger passe pour pâtir d'une subjectivité pathologique (sujet dit « psychique »), car il paraît alors « compromis » ou « mélangé » avec un corps qu'il n'objective pas. C'est bien sûr ce sujet Étranger qui protège ultimement le corps, l'âme et la pensée d'une destruction rapide, sinon immédiate, ceci en dépit du combat acharné que le sujet aliéné mène contre ces derniers, « en défense » de la « pureté transcendante » des *siens*.

7. C'est ce qui peut éventuellement faire apparaître la non-philosophie comme un « échec », et même la Force de Pensée comme « dérisoire », alors qu'en Dernière Instance, il y a plutôt « sauvegarde ».

8. L'aliénation spontanée du sujet est inévitable. Nul n'en « guérit » jamais, mais il y a un remède à celle-ci (voir la sauvegarde, ci-dessus).

Ce remplissage, qui fabrique une formation onirico-transcendantale ou un simulacre de pensée, ne fait donc qu'aggraver la situation. Aussi la pensée ne tarde-t-elle pas à présenter un nouveau symptôme de mise en garde. De là, nouveau *contresens*. Ce dernier symptôme ferait ici « résistance au sujet » ou « rejet » de ce dernier par une « pensée sensible » ou « empirique » qui montrerait, par cette opposition, son « refus d'identité » mais aussi, « paradoxalement », un « désir de récupération » de la formation onirico-transcendantale précédente.

Dans la majorité des cas<sup>9</sup>, le sujet, ré-aliéné dans cette formation, « l'applique » alors au symptôme en la rabattant dessus et en sens inverse, afin de « répondre à la demande ». Ce qui inverse le contre(-)sens en *sens-contre*. De cette application, il suit la formation d'un nouveau symptôme, lequel sert alors à constituer un complexe empirico-onirico-transcendantal destiné à faire le « lien », le « passage » ou le « pont » entre le sujet et « le monde sensible » (réquisition de la Parole, laquelle fournirait, avec « le trou », un « concept vide »). Or voici que paraît un autre symptôme de « rejet », lequel « confirme » au sujet aliéné « le refus d'identité du monde sensible », tandis que « paradoxalement », celui-ci « montre un désir accru de sujet, de parole et de pensée ». De là, nouvelle « application » à *sens-contre* avec recueil d'un « matériau empirique », lequel vient « alimenter » le complexe empirico-onirico-transcendantal en lui donnant « corps », tout en favorisant la formation d'un autre symptôme, et ainsi de suite. La partie du symptôme ou le « trou » régulièrement comblé produit une formation attachée au sujet aliéné, « reconnaissante » à son égard de la donation qu'il lui fait de soi, tandis que « le reste » – *ou le symptôme en entier* – constitue une « partie ingrate », *intraduisible* dans le complexe empirico-onirico-transcendantal ; laquelle est aussitôt « refoulée dans le monde sensible », alors qu'ici, par nécessité, le symptôme disparaît momentanément « sous l'application ».

Selon le sens d'Identité du symptôme, on voit donc ici que le désir d'identité, de sujet, de parole, de matériau sensible et de pensée, est du côté du

9. La description complète de ce phénomène de contresens ne peut être fournie dans les limites de cet article.

sujet aliéné ainsi que de la formation onirico-empirico-transcendantale qu'il construit, laquelle se nourrit de symptômes de la non-philosophie, dont elle fait une consommation frénétique.

De là, deux formes de pensée ou deux types de philosophie qu'il est nécessaire de ne pas confondre dans une généralité dénommée « le monde ou la philosophie » :

– la philosophie ordinaire, « en-amitié avec la science ou le sujet », dont l'*organon* est la non-philosophie. Cette philosophie ordinaire ne fait pas « monde » du tout et n'en fait strictement pas partie. C'est elle, et elle seule, qui montre des symptômes de la non-philosophie à l'occasion de l'aliénation du sujet, et nous venons de voir que ces symptômes n'entrent pas non plus dans le monde. Du point de vue de cette aliénation, ces symptômes *passent* régulièrement pour une formation « irrationnelle issue du monde sensible », « en refus et en désir d'identité, de pensée et de sujet », alors que la philosophie ordinaire et les corps sensibles ne « refusent » que l'identité falsifiée, la pensée et le sujet aliénés, « en désir » desquels ceux-ci se trouvent d'autant moins qu'ils jouissent, en Dernière Instance, du *radicalement donné* de l'Identité et du Sujet ;

– la philosophie standard, « en désir de science et de sujet », dont l'*organon* est la raison. Ce simulacre empirico-onirico-transcendantal de la philosophie ordinaire fait et refait le monde en permanence, en prétendant à celle-ci et à la non-philosophie, ici en exploitant l'Un – que (leurs)<sup>10</sup> symptômes montrent *par défaut* à un sujet qui *s'est dénié* en son aliénation –, là en appliquant sur elles les simulacres que celui-ci retire de la *traduction avortée* des symptômes qui lui signalent cette aliénation. Ce qui crée une ambiguïté avec laquelle la philosophie standard sauve ses apparences/illusions empirico-transcendantales, mais à la Dernière Instance près, sachant que, « sous » les simulacres qui ne le touchent ou ne l'afec-

10. Cf. note 6. Ces symptômes « n'appartiennent » pas à la philosophie ordinaire ni à la non-philosophie.

tent strictement pas, le symptôme de la philosophie ordinaire fait *soutien nécessaire* à la philosophie standard et *dernière fidélité* au Sujet.

De là, il suit que de ce simulacre ou de la philosophie standard, la philosophie ordinaire et la non-philosophie sont entièrement absentes, à un *soutien* ou à une *dernière fidélité* près au Sujet, toutefois, *assurés par le symptôme*; lequel, selon la nécessité du Réel-Un, protège *ultimement* l'Étranger de (sa) *version* aliénée. Celui-ci protège également la philosophie ordinaire et la non-philosophie des simulacres et de la raison de ce sujet aliéné, sans oublier l'Univers sensible, lui aussi ultimement protégé des applications sciento-technologiques des théories rationnelles de ce dernier.

En cette *dernière fidélité, montrée et assurée radicalement hors philosophie standard* par les symptômes de la non-philosophie, il n'y a guère qu'un sujet aliéné pour « voir, données telles quelles » et sans forçage, la philosophie ordinaire et la non-philosophie qu'il convoite, alors qu'il se les *traduit* à bon compte et se les « donne » comme *ersatz* de pensée, en *interprétant* (leurs) symptômes à *contresens*. De cette interprétation, il suit un retrait du symptôme qui *empêche* le sujet aliéné de le *traduire* en son hallucination du Réel-Un.

Maintenant, cet *intraduisible radical* serait-il traduisible – et de surcroît dans quel Réel-Un, strictement fermé à toute intrusion – si l'on corrigeait ou rétablissait le contresens dans le « bon sens »? Assurément pas, car c'est précisément ce que croient faire naïvement les « applications » du sujet aliéné en inversant ce *sens* et le retournant *contre* l'intraduisible radical. Ce qui promet de nouveaux symptômes, avec, à leur suite, un nouveau cortège de « bons sens » assez communément partagés pour que la théorie «  $A = A = A$  » ne puisse pas du tout « passer » en Dernière Instance pour de la non-philosophie, même si, *outré* celle-ci, voilà qui *passé* très bien *comme* « non-philosophie » – à savoir *comme* traduction ratée de la philosophie ordinaire *en* philosophie standard.

En l'Immanence radicale de la Dernière Instance, où l'Univers sensible est axiomatiquement uni à la pensée et au sujet selon la structure de la dualité unilatérale, ces derniers ne reçoivent *de facto* jamais aucun symptôme. Par

conséquent, le sujet n'a jamais besoin de « traduire », de se donner ou de tirer à lui quoi que ce soit qui lui manquerait en le donné-sans-donation de cet « uni de Dernière Instance », selon lequel chacun peut accomplir la fonction du Réel qui est la (sienne), sans avoir à pratiquer des « passages » ou à « créer des liens » avec les autres fonctions. De ce point de vue, une telle opération paraît aussi absurde que catastrophique pour la science, la pensée, la vie et l'Univers sensible. Il s'ensuit que toute opération de « traduction » fait *non-sens* en Dernière Instance – c'est exactement ce que montrent les symptômes –, et que la syntaxe paradoxale qui résulte de la traduction (avortée des) fonctions commet un *solécisme* relativement à celle de la dualité unilatérale.

Bien entendu, depuis la Dernière Instance, la pensée et le sujet, momentanément ou ultimement non-aliéné<sup>11</sup>, voient le symptôme ainsi que la représentation empirique que le sujet aliéné s'y fait de la philosophie ordinaire, tandis qu'ils voient également les simulacres qui résultent de l'interprétation de ce dernier. Aussi peuvent-ils les décrire, montrer par qui et contre qui ils sont *dirigés*, et, bien sûr, à quel « maître », esclave de lui-même, ces derniers sont *servilement fidèles*. Du reste, le symptôme de la non-philosophie n'est pas à proprement parler « émis » par la philosophie ordinaire, mais produit par « la vision-en-0 » ou « en-Un-nié » que le sujet aliéné acquiert de celle-ci, dès qu'il s'absente de la Dernière Instance pour aller « se réfugier dans le Réel », là où il se découvre privé de parole, de pensée et de phénomènes à connaître<sup>12</sup>. D'où l'illusion qu'il se donne de se replacer en-Identité et de les récupérer en allant reboucher le « trou », sans voir que tautologiquement il ne le remplit ici que du déni de l'Un ainsi que de son hallucination transcendante du Réel-Un. Mais l'opération qui fait « non-non-Un » réaffirme l'Un par défaut, ce qui fait 1 ou un *barbarisme* qui porte sur l'énonciation

11. L'aliénation du Sujet est en effet rarement très durable chez chacun de nous. Par contre, elle est quasiment constante dans le domaine institutionnel, là où c'est la raison du sujet aliéné, son « pouvoir » ou sa paranoïa transcendante, qui s'imposent par différents chantages, notamment à la vie.

12. Toute chose qui, après interprétation des symptômes, devient avec eux un ob-jet.

de l'Un<sup>13</sup>, tout en « vérifiant » ironiquement l'opération par l'absurde et en produisant un « (non)-sens qui fait sens ».

Cette dialectique montre pourquoi le sujet et la pensée ordinaires n'ont aucun contresens à « corriger », car là où ils se tiennent, se tient avec eux un sens d'Identité entièrement dénué de la suffisance qu'il « faudrait » pour y toucher ou l'affecter. De ce point de vue, voilà qui serait encore un non-sens et promettrait l'échec complet de l'opération, car pour ce faire, il faudrait qu'ils aillent se placer du point de vue du sujet aliéné, et donc dans une position où ils ne pourraient nécessairement que reproduire le contresens en sens inverse. Ce qui, en opposition au (non)-sens précédent, ferait un non-(sens). Ce « non » qui interdit le sens pourrait passer pour celui de la non-philosophie, mais à ceci près qu'il paralyserait la pratique de la philosophie standard, et empêcherait tout « accès » à la philosophie ordinaire ainsi qu'à la non-philosophie. Dans cette situation bloquée, soit on admet le non-sens de toute opération de traduction ou d'interprétation des symptômes de la non-philosophie, soit on tente de forcer le non-(sens) en lui appliquant tautologiquement le « non » de la non-(philosophie). Mais en *passant* par magie « à travers » le symptôme, on *passse au-delà* de la Dernière Instance et on dénie l'Un aussitôt. Ainsi, après avoir rebouclé la bande de Möbius, on a certes reproduit un (non)-sens qui fait sens, mais on n'est guère « entré » en non-philosophie. L'opération traductrice trouve donc ici une limite radicale à son pouvoir d'agir et de nuire à la philosophie ordinaire ainsi qu'à la non-philosophie.

Identiquement, cela montre également pourquoi il n'y a aucun « passage » à la non-philosophie qui ne la défigure aussitôt au « passage », en produisant un simulacre de celle-ci. Ce n'est pas non plus l'examen direct du symptôme qui peut aider le sujet aliéné à se « voir-en-Identité », car il s'y « voit » déjà en son « Réel » hallucinatoire et croit aussitôt que le symptôme « manque » de celle-ci, parfois même au point de « faire résistance à la non-philosophie ». Aussi est-ce plutôt la mise en doute ou en suspens de la croyance de ce dernier en la conformité de ses simulacres à la philosophie ordinaire et la

13. Cf. la tautologie :  $\neg (\neg a) = a$ .

non-philosophie, ainsi que l'étude de ces derniers, qui le place en mesure de se voir à nouveau en-Identité. Dès cette mise en suspens, il ne se découvre certes pas soudain « en-Identité », mais la pensée le voit déterminé à perdre ses illusions et peut alors l'accompagner dans ce travail parfois très long et très difficile. Bien sûr, la mise en doute et en suspens de la croyance est souvent une ruse du sujet aliéné pour se la *retraduire* « en douce » et former des « concepts entièrement nouveaux »; mais la ruse ne « prend » jamais en Dernière Instance, tandis qu'elle rend un grand service au « désir de science » en renforçant les illusions du sujet aliéné<sup>14</sup>.

C'est ce qui arrive quand on fait des simulacres du sujet aliéné des symptômes de la non-philosophie, alors que ces derniers sont seulement tautologiquement représentatifs de sa pensée aliénée. Il s'ensuit que tout « rétablissement » de ceux-ci « en-Identité » commet un *faux sens* par ré-application d'un *faux ami* à la philosophie ordinaire. L'illusion transcendantale est alors reproduite telle quelle à une différence près de surface, laquelle fournit une méta-philosophie standard qui ne *pass*e pas du tout en Dernière Instance, là où nul ne voit qu'une nouvelle prétention à la non-philosophie, placée « en-1-désir » de science augmenté de la croyance (provisoire) au contraire.

Enfin, si on interprétait le symptôme « ingrat » comme un « opposant » de Dernière Instance ou comme un « ennemi » de la philosophie standard, avec un geste caractéristique de ceux des simulacres du sujet aliéné, on retournerait ce symptôme et le « dirigerait contre » toutes les traductions précédentes, ainsi que contre la philosophie ordinaire et la non-philosophie. Ce qui, en absolutisant les *contresens*, *faux sens*, *barbarismes* et *solécismes* précédents, *accomplirait le non-sens* de l'opération traductrice, mais à la Dernière Instance près, toutefois. Il en résulterait donc une anti-philosophie insurrectionnelle, *dirigée contre* toute forme de pensée, mal cachée sous une prétendue « non-philosophie », destructrice ou négatrice des « illusions transcendantales ». Cette opération dérivée directement de la fine dialectique précédente, re-

14. C'est le procédé de toute critique philosophique standard, manœuvre servile et prédatrice, avec laquelle on élabore « sa propre » pensée *avec* et *contre* celle d'un autre philosophe (ou de plusieurs) dont on devient l'ennemi ou le « mercenaire » (François Laruelle).

produirait un *dualisme* grossier ou une *dia-logique scientologique*, monstrueusement caricaturaux de la logique de la dualité unilatérale. Cette négation de la pensée et du sujet serait donc aussi « révolutionnaire » qu'hallucinatoire, car si les illusions transcendantales peuvent être perdues, elles sont d'autant plus indestructibles qu'elles sont déniées. Ce nouveau coup d'épée dans l'eau « alimenterait » fantasmatiquement l'extrême faiblesse de pensée de cette anti-philosophie, avec une « Dernière Instance » où celle-ci prendrait encore mieux « radicalement racine » que les prétendues « non-philosophies » précédentes, c'est-à-dire aussi « bien » que les pensées les plus honteuses de l'histoire de l'humanité. Ici, « profondément ancré dans le Réel », on rendrait un service indispensable à tous les « désirs de science », car en retraduisant à l'inverse l'automate rationnel, on renverserait le vrai en faux et le faux en vrai ; ce qui commettrait ici un solécisme à l'égard de la syntaxe logico-réelle, lequel s'ajouterait au premier, commis par la dialectique au regard de la syntaxe de la dualité unilatérale. Cette monstrueuse caricature de non-philosophie relancerait alors la machinerie rationnelle en un clin d'œil, lequel aurait bien de la peine à nier sa complicité avec la philosophie standard ainsi qu'avec les simulacres de non-philosophie soi-disant combattus.

Cette sauvage caricature de non-philosophie serait une idéologie (religieuse ou autre) de bas étage, une philosophie standard très vulgarisée, ou encore une « non-philosophie populaire » ou « pour les nuls » extrêmement démagogique. Du point de vue de ses sœurs ennemies, savantes et aristocratiquement haut placées, soigneusement autodémarquées de cette formation décadente qui les *trahit* – en effet, mais à une entière *fidélité* près à la *Raison* –, celle-ci représente également la philosophie ordinaire et la non-philosophie ; car le sujet de ces dernières – depuis toujours confondu avec celui d'un « prolétaire » à « libérer » ou à « exploiter », lequel ne serait jamais aliéné ou le serait toujours au contraire – est depuis longtemps l'« objet/sujet » fantasmatique de la psychologie, de la psychiatrie, de la psychanalyse, ainsi que des théories politiques de gauche et de droite. Et pourquoi ceci ? Parce que le sujet et la pensée ordinaires *passent* régulièrement pour « empiriques » ou « entièrement compromis » avec l'Univers sensible auquel ils sont unis en Dernière Instance, alors que le sujet onirico-transcendantal, jusqu'au cou

compromis avec un simulacre empirique de la sensibilité ordinaire, pourrait *passer* en Dernière Instance pour « purement transcendantal »! Aussi les combats de surface que ce « transcendantal », trahi par sa « pureté », mène contre ces pensées honteuses qui font la sale besogne des pensées aliénées plus honorables, cachent-t-ils en sous-main une guerre sans merci contre la philosophie ordinaire et contre la non-philosophie.

On comprend donc pourquoi les pensées les plus hautes ne peuvent rien faire contre les trahisons superficielles de ces caricatures hallucinatoires de la non-philosophie, car il n'y a rien comme l'anti-philosophie pour se montrer servilement fidèle à la « philosophie » travestie du sujet aliéné. Quant à la philosophie ordinaire, tandis qu'elle peut montrer qu'elle travaille *avec et pour* la non-philosophie, strictement *sans* ces simulacres et caricatures, elle ne peut aller *contre* ces derniers sans commettre un *non-sens* qui lui ferait faire *contre* elle quelque chose *avec* eux. Néanmoins, elle peut montrer *pour* quoi ils la font *passer* et *avec* quoi la philosophie standard la confond, qui bâtit son empire *contre* elle, mais strictement *sans* elle. En attendant, on vient de montrer que celle-ci est strictement intraduisible, et que toute tentative de la traduire la montre assez forte pour « soutenir » le sujet aliéné et le faire remonter au ciel étoilé de la philosophie standard.

Et si, d'aventure, on pensait qu'il faut *traduire seulement* la philosophie standard pour la *transformer en* non-philosophie, on commettrait encore un *non-sens* qui fabriquerait au mieux *un faux ami*, au pire *un vrai ennemi* de la philosophie ordinaire et de la non-philosophie. Cette pensée dé-re-standardisée serait truffée de *contresens, faux sens, solécismes et barbarismes* à leur égard ainsi qu'à celui de l'Un. Quand bien même cette tentative de retrouver la non-philosophie « perdue » serait animée de la bonne foi la plus sincère, on ne ferait ici que reconduire et accentuer les désirs de science en oubliant l'Un une énième fois, c'est-à-dire en n'y voyant pas que c'est *de* la « traduction » de la non-philosophie que résulte la syntaxe rationnelle du *logos*. Cette traduction n'est jamais complète, néanmoins, car quels que soient les beaux simulacres et les vilaines caricatures qui *dépasseraient* la non-philosophie en la survolant, la Parole, la Pensée et le Sujet demeurent unis en Dernière Ins-

tance, là où ils s'avèrent strictement intraduisibles. Il s'ensuit qu'entièrement et radicalement, à côté des avatars empirico-ontologiques de la philosophie standard, s'il y a de la science, de la bonté, du soin, de la paix et de la justice qui paraissent sur Terre, ce sont ces intraduisibles qui les montrent ou qui les font, même si la raison s'empresse d'en faire retomber sur elle toute la maternité en arguant de son « être réel » ou de son « ancrage dans le Réel ». Voici donc un « ancrage » et un « être » qui cachent encore très mal un attachement érotico-ontologique aux fonctions (du) Réel, lesquelles n'ont jamais répondu aux désirs de la raison, ni combattu, et encore moins frustré ces derniers, mais toujours vu-en-Un les prétentions du *logos* à la non-philosophie, ceci sans aucune traduction inverse ou réciproque.

Aussi la philosophie ordinaire ou la Force de Pensée, dont le corps et les os sont ceux de l'Étranger – (son) sujet – assure-t-elle que (leurs) simulacres empirico-onirico-transcendants n'ont jamais résulté que d'une *traduction sauvage* – c'est un pléonasma – de la non-philosophie. La philosophie digne de ce nom que la Pensée établit avec la Parole selon l'Un, est une *fidèle* amie de (son) sujet Étranger. Avec cette Parole, celle-ci ne lui montre jamais aucun symptôme de la non-philosophie, d'elle-même ou du Réel-Un, mais la Réalité telle quelle, ainsi que les multiples fonctions que chaque élément de celle-ci y accomplit *nécessairement* selon le Réel-Un.

En-Un, ou en Dernière Instance, il n'y a aucun « passage », « échange » ou « mouvement » entre les fonctions car leur rapport est axiomatique. Selon cet ordre axiomatique, il n'y a strictement aucun *passage* ou *traduction* du sujet aliéné et de son désir de science, *en-Un* ou *en-Identité*, car dès qu'il y a *pas-sage*, cet énergumène s'y « voit et croit » aussitôt en se prenant pour le Réel et en s'appropriant un simulacre de Parole et de Pensée.

C'est donc la Pensée ou la philosophie ordinaire, demeurée en rapport axiomatique avec un sujet *ultimement non-aliéné*, qui fait avec ce dernier un travail de description des simulacres – et non « d'interprétation » des symptômes –, *sans les faire passer nulle part, et surtout pas en-Un*. C'est souvent un très long travail, au fur et à mesure duquel le sujet aliéné perd progressivement toutes ses illusions transcendantales. De là, il suit que les énoncés philoso-

phiques standard sont certes tous « traduisibles » en la tour de Babel où le sujet aliéné n'a jamais eu qu'un double langage, entortillé autour de la langue unique de ses simulacres. Cependant, les traductions de cette langue de bois se font toujours à la Dernière Instance près, à laquelle, toute honte bue, n'hésitent pas à prétendre tous les « indicibles » ou les « intraduisibles » en tel ou tel idiome de la philosophie standard.

Aussi, écrire un texte ou dire un énoncé non-philosophique dans une langue humaine conjoncturellement autre que celle avec laquelle il a été écrit ou énoncé la première fois, consiste-il à voir en l'Un, des deux paroles les mots avec lesquels chacune le dit à sa façon, en évitant des solécismes, barbarismes, faux amis, faux sens et contresens *spontanés* – lesquels ne portent jamais ultimement que sur le sens d'identité de la Parole et de la Pensée selon l'Un, celles de toutes les personnes humaines, sans exception, quel que soit le degré ou la fréquence d'aliénation spontanée du sujet. Cette ré-écriture ou ré-énonciation, qui a pour but de placer les deux supports idiomatiques en accord de Dernière Instance, présente sans aucun doute de nombreuses difficultés. Mais, selon l'Un, on peut au moins éviter les pièges et les faux problèmes de la traduction, car ici on pratique une *adaptation* strictement non-tautologique de ces supports. Enfin, on peut sans doute tenter d'adapter selon l'Un une œuvre philosophique standard. Mais c'est au risque de se voir accusé de « trahison » par son auteur, car il se verrait ici « incompris » et se croirait tourné en dérision, ou bien à celui de paraître, au contraire, lui apporter une bénédiction non-philosophique – laquelle l'absoudrait de ses trahisons en le confirmant en sa prétention hallucinatoire à la non-philosophie. Aussi vaut-il mieux ne pas chercher à établir avec ces œuvres le rapport avec ce qu'elles rejettent et désirent, car au nom d'une pertinence de la philosophie standard au Réel-Un, ultimement assurée, *radicalement hors d'elle*, par la *dernière fidélité*, ce serait retraduire la philosophie ordinaire et la non-philosophie devant le tribunal de la Raison.

Annie-Françoise Noël

6 décembre 2010